

# LE SERMENT

## BUCHENWALD-DORA

**30<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DES CAMPS  
DE BUCHENWALD - DORA ET LEURS COMMANDOS**  
POUR LA PAIX, LA LIBERTÉ, LA DÉMOCRATIE, UNION ET ACTION DES ANCIENS DÉPORTÉS ET DES FAMILLES



N° 108

Bimestriel

Janvier 1976

Le XIV<sup>e</sup> Congrès de Dijon : attentionnés, congressistes et représentants des amicales de camp, écoutent l'intervention de Marcel PAUL. Celui-ci explique « l'enclenchement du mécanisme » qui a conduit l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie au fascisme, un enclenchement qui peut à nouveau conduire à ces mêmes horreurs et contre lequel se dresse « l'union et l'action des anciens déportés et des familles ».

(Photo Lucien RNET, Dijon.)

# BULLETIN DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE BUCHENWALD - DORA ET COMMANDOS

10, rue de Châteaudun - 75009 PARIS

Téléphone : 878-00-87

C.C.P. : 10.250-79 PARIS

Association déclarée sous le N° 53/688

## *Justice à Lucien Chapelain !*

COMMANDANT-ADJOINT DE LA COMPAGNIE DE CHOC DE LA BRIGADE FRANÇAISE D'ACTION LIBÉRATRICE A BUCHENWALD, LUCIEN CHAPELAIN SE VOIT ENFIN DECERNER LE TITRE OFFICIEL DE DÉPORTÉ !

Avec vingt-cinq ans de retard la Direction des Statuts au Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants admet « qu'il est possible de reconnaître à l'intéressé le titre de déporté politique » et lui fait parvenir sa carte.

Remercions chaleureusement tous les amis (près de 2 000) qui nous ont adressé la pétition destinée au ministère. Une pétition qui ne pouvait demeurer sans effet.

Une pétition qu'accompagnaient souvent l'expression d'une surprise indignée, toujours (de la part de ceux qui l'ont connu à Buchenwald) l'expression d'une grande admiration pour son attitude courageuse... là-bas !

Parmi tous les témoignages particulièrement émouvants joints aux pétitions, donnons-en un aujourd'hui, seulement un :

« En septembre 1943, il y avait 500 Français au block de quarantaine n° 62. Ils étaient terrorisés par un environnement particulièrement hostile, se sentant isolés dans un camp où il n'y avait encore que très peu de compatriotes.

» Dans cette atmosphère de terreur, un homme jeune, inconnu, réagit. Il tenta, au péril de sa vie, de parlementer avec le chef de block — un géant spécialiste de la matraque — et réussit à modérer son ardeur répressive.

» Cet homme, c'était Lucien CHAPELAIN. Ce fut le premier détenu que je vis réagir d'une manière ferme, calme, audacieuse et organisée.

» En ces instants, je l'ai admiré. »

Marcel LORIN, KLB 20014,  
ingénieur E.G.F.

(Le prochain « Serment » reviendra sur le « cas » CHAPELAIN.)

# SANTÉ, PAIX, LIBERTÉ,

## *Les Vœux les plus chers*

Une nouvelle année, la trente-et-unième depuis le retour de Buchenwald de quelques milliers de rescapés de l'enfer nazi, commence.

En son début, c'est tous ceux qui ont vainement attendu, tous ceux dont le compagnon, le père, le grand-père, est disparu trop rapidement depuis ce mois d'avril 1945, que nous assurons de notre plus entière sollicitude, à qui nous adressons nos meilleurs vœux d'amitié, de solidarité affective en leur souhaitant une bonne santé.

Et à vous, chers camarades qui trop souvent subissez les difficultés de la maladie, nous offrons des vœux de santé afin que vous continuiez, longtemps encore, à apporter votre témoignage, à servir d'exemple modeste à tous ces jeunes qu'heureusement nous voyons à nos côtés grandir dans la paix.

\*\*

Cette nouvelle décennie, nous l'entamons après avoir fait de l'année du XXX<sup>e</sup> anniversaire de notre retour une démonstration du refus de l'oubli du « serment du 19 avril 1945 ».

Dans la mesure de ses possibilités, notre Association a pris toute sa part de cette célébration.

Ce fut tout d'abord le repas annuel groupant plus de cinq cents convives.

Puis le voyage de la jeunesse avec cent quarante-six participants. Le pèlerinage du XXX<sup>e</sup> anniversaire, à Buchenwald les 11 et 12 avril, à Dora le 13 avril ; un train spécial avec près de quatre cents rescapés et familles, dont un grand nombre s'était rendu le 9 avril au Père Lachaise, près de notre monument national et du tombeau de Frédéric-Henri MANHES.

Notre participation au ravivage de la Flamme, à l'Etoile, le 11 avril, et à la cérémonie nationale au Struthof, en juin. Le pèlerinage d'août.

Nous ne pouvons omettre la sympathique, émouvante et fraternelle réception qui groupa autour de Marcel PAUL tous ceux qui lui adressèrent leurs vœux sincères pour son 75<sup>e</sup> anniversaire.

Notre Congrès national clôtura dignement ces manifestations, rassemblant de nombreux amis en octobre, à Dijon.

Notre bulletin « Le Serment » vous est parvenu à six reprises et vous a rapporté tous ces succès. Pendant que notre exposition, présentée dans plusieurs villes de France, servait d'ineffable leçon d'histoire à ses nombreux visiteurs, aux jeunes.

Et nous devons souligner que le timbre-poste émis pour le XXX<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps est à l'effigie de trois anciens de Buchenwald : Frédéric-Henri MANHES, Jean VERNEAU, Pierre KAAAN.

**Flo BARRIER**

Nous pouvons tous être fiers de la bonne santé de notre Association qui maintient le

nombre de ses cotisants, malgré tout ce que représente ceux qui nous quittent ; qui reçoit de vous tous un soutien appréciable, toujours grandissant, permettant d'assurer notre entière solidarité aux plus démunis d'entre nous.

\*  
\*\*

Nous pourrions peut-être penser que nous avons bien mérité un peu de repos.

Et pourtant...

Le Président de la République a décidé de rayer du calendrier l'immense portée historique du 8 Mai 1945. Le sous-secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants refuse la régularisation de justes droits à réparation.

Ne vient-on pas d'apprendre que la Chambre d'accusation de la Cour de Paris a rendu un arrêt déclarant irrecevables les plaintes déposées contre le tortionnaire-milicien TOUVIER... au regard, en droit commun, que ses crimes étaient prescrits lorsque fut votée, par le Parlement unanime, la loi rendant imprescriptibles les crimes de guerre et contre l'humanité.

Barbie continue à couler des jours paisibles en Bolivie.

Une dépêche de presse signale que le Parquet de République Fédérale d'Allemagne attend que les autorités françaises lui communiquent les dossiers des criminels de guerre jugés par contumace et pouvant être inculpés en vertu de la convention signée entre ces pays.

En cette même R.F.A., une loi vient d'être votée qui permet d'interdire l'accès à la fonction publique de tous les citoyens soupçonnés de professer des opinions progressistes.

\*  
\*\*

De grands espoirs se font jour aussi.

En écho à l'Appel de Rome, de 1971, les accords conclus à Helsinki, en août, marquent un tournant dans l'histoire européenne et ouvrent des perspectives nouvelles pour la paix et la sécurité dans le monde.

Cette paix que 1975 a enfin apporté aux peuples du Sud-Est asiatique, mais qui est toujours précaire au Moyen-Orient.

Si le fascisme poursuit ses crimes au Chili, la disparition du dictateur, bourreau de l'Espagne, complice de HITLER et MUSSOLINI, doit permettre aux peuples de ce pays d'assurer un avenir démocratique.

\*  
\*\*

En ce début de nouvelle année, souvenons-nous plus que jamais du « serment du 19 avril 1945 » afin d'agir pour le réaliser pleinement.

Confions ce message à la jeunesse de notre pays afin qu'elle participe avec nous à assurer à tous les biens les plus appréciables pour la santé : la paix et la liberté.

# NOTRE GRAND REPAS FRATERNEL

## SE FAIRE INSCRIRE

La salle où nous serons accueillis — 295, avenue du Président-Wilson, LA PLAINE-SAINT-DENIS — le 8 février prochain, est plus spacieuse, plus élégante, que celle de la rue Pétrele.

Il sera cependant impossible de dépasser les 500 couverts.

Alors hâtez-vous de vous faire inscrire :

- **Banquet fraternel du DIMANCHE 8 FEVRIER 1976.** — Adressez-nous, autant que possible directement, par chèque bancaire ou chèque postal, vos réservations sous la forme : X repas à 40 F = ..... F. Le repas aura lieu à partir de 12 h 30, mais les convives pourront se présenter dès 11 heures, Marcel PAUL et André LEROY dédicaçant les livres de la résistance et de la déportation.
- **Comité national du SAMEDI 7 FEVRIER 1976.** — Dans la même salle se tiendra le samedi 7 de 9 h 30 à 17 heures notre Comité national. En plus des membres du Comité national peuvent y assister les adhérents de l'Association soucieux de se tenir au courant de nos activités.

Un repas sera servi à 12 h 30. Il est nécessaire là encore de se faire inscrire et de régler d'avance les repas retenus (25 F le repas).

## POUR SE RENDRE AU REPAS

(295, avenue du Président-Wilson,  
LA PLAINE-SAINT-DENIS)

### EN VOITURE :

A partir de la Porte de la Chapelle :

- Prendre la direction « La Plaine-Saint-Denis », suivre l'avenue du Président-Wilson (côté numéros pairs) jusqu'au carrefour du Canal (Saint-Denis) ; sur la gauche, prendre la direction « Paris Porte de la Chapelle » et revenir sur l'avenue du Président-Wilson, jusqu'au numéro 295 ;
- Par l'autoroute, sortir « Saint-Denis - N° 2 » et suivre même itinéraire au carrefour du Canal ;
- Venant du Nord, dans Saint-Denis prendre direction « Paris Porte de la Chapelle ».

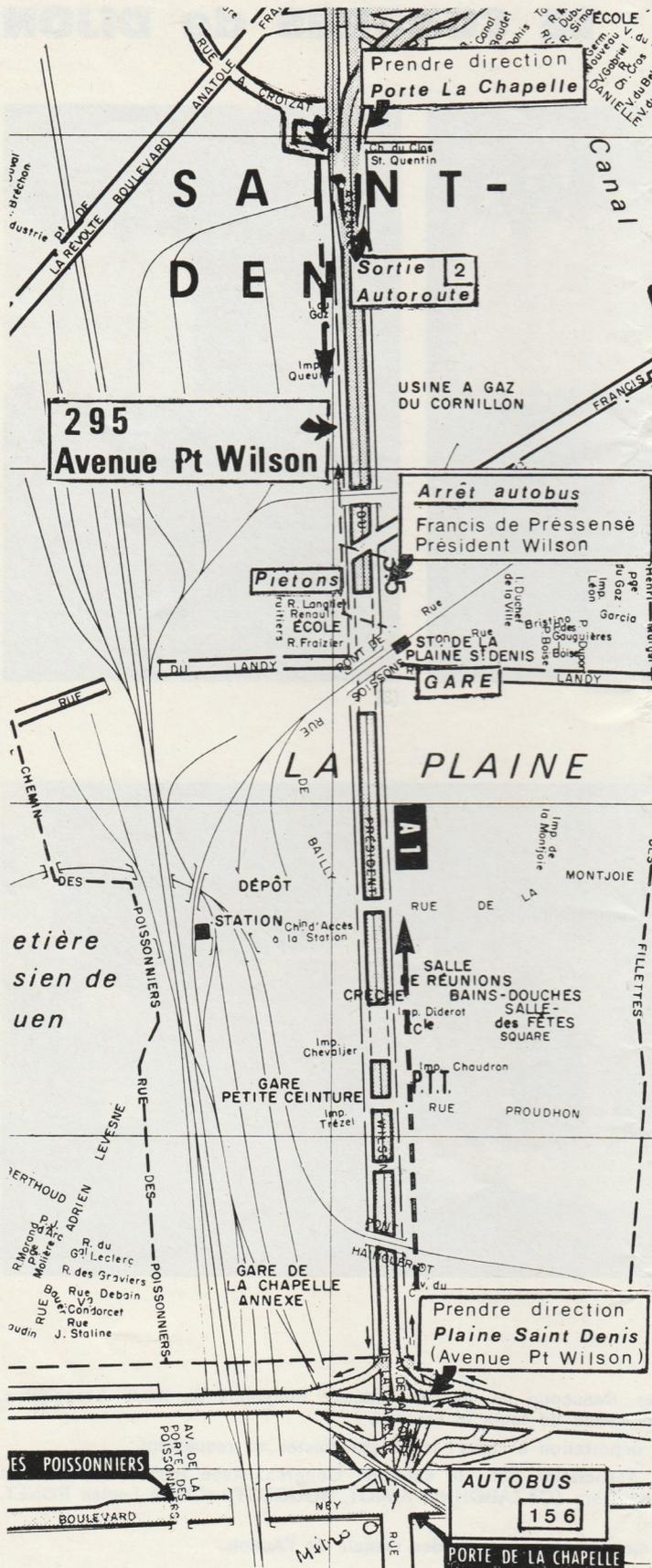
### EN AUTOBUS :

- Descendre à la station de métro terminus « Porte de la Chapelle » et là, prendre l'autobus « 156 » ; descendre à l'arrêt « Francis de Pressensé - Président Wilson ». Traverser l'autoroute sur le pont et remonter l'avenue du Président-Wilson jusqu'au numéro 295.

### EN TRAIN :

- Paris gare du Nord ; descendre station « La Plaine voyageurs ». Traverser l'autoroute sur le parking ou le pont et remonter l'avenue, comme par l'autobus.

Il faut environ dix minutes en autobus pour se rendre de la Porte de la Chapelle au 295, avenue du Président-Wilson à La Plaine-Saint-Denis.



# LE CONGRÈS de DIJON



(1)



(2)



(3)



(4)



(5)

(1) Le Bureau du Congrès.

(2) et (3) Des vues de la salle du Congrès. Beaucoup de visages connus : dirigeants de notre Association, représentants des amicales de camp, congressistes venus de toute la France...

(4) et (5) Au monument aux martyrs de la déportation à Dijon : les congressistes se recueillent.

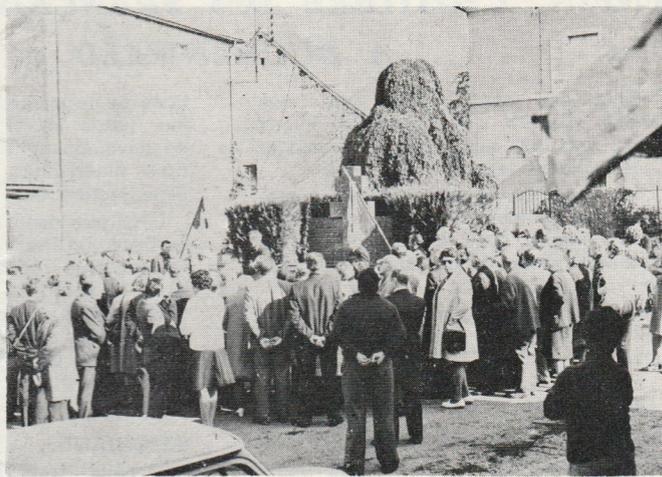
(6) Inauguration de l'exposition de notre Association dans la salle du Congrès. Avec Jean CORMONT et Charles ROTH et des anciens de Buchenwald et de Dora (CAZABONNE, AMIOT, BOUGEOT). (Cliché Lucien RNET, Dijon.)

(7) Le lundi 6 octobre, une halte devant le monument aux morts des maquis de l'Auxois.

## EN QUELQUES PHOTOS



(6)



(7)

## LE RAPPORT DE TRÉSORERIE

Louis HERACLE présenta devant le Congrès réuni à Dijon, un rapport de trésorerie particulièrement complet et intéressant. Il est toujours ingrat de parler chiffres, et souvent ils suscitent une indifférence quasi-générale. Et bien Louis réussit à captiver l'attention de son auditoire, à le tenir en haleine jusqu'à la fin de son intervention. Il expliqua comment, malgré le « vieillissement » de nos adhérents, la disparition de trop d'entre eux, notre Association continuait à assumer toutes ses activités, toutes ses responsabilités : le voyage-pèlerinage de la jeunesse, l'édition du « Serment » maintenant bimestriel, la solidarité, la présentation de notre exposition, etc.

Comment ne pas se féliciter que nous soyions en mesure de ne pas avoir été dans l'obligation de restreindre ces activités, d'avoir même pu en augmenter certaines.

C'est la meilleure preuve de la grande confiance que les anciens de Buchenwald et les familles des disparus placent en leur Association, de leur conviction du rôle, qu'encore, nous avons à jouer.

Certes l'augmentation du coût de la vie nous pose des problèmes préoccupants. Il faut chaque mois régler un loyer d'actuellement 140 000 anciens

francs ; tous les deux mois « Le Serment » nous revient à environ 800 000 anciens francs ; les 145 participants du voyage-pèlerinage de la jeunesse d'avril 1975 nous ont laissé un déficit de 2 900 000 francs (anciens toujours), etc. Ces dépenses n'ont été possibles que parce que nous avons toujours quelque 3 000 adhérents dont beaucoup, beaucoup, règlent leur cotisation à un taux deux, trois, dix fois supérieurs à ce qui est demandé.

Egalement il faut citer le dévouement et le désintéressement des camarades du secrétariat, lesquels accomplissent bénévolement un travail considérable, un travail pour certains journalier.

Cependant nous pensons devoir proposer au Congrès le relèvement du taux de la cotisation laquelle était à 15 F, depuis le Congrès de Nîmes, en 1971... 20 F si vous en êtes d'accord à partir de 1976. Le taux symbolique de 5 F étant conservé pour les seuls ascendants et veuves.

Ainsi pensons-nous pouvoir, longtemps encore, donner à l'Association de Buchenwald-Dora les possibilités de continuer d'agir en votre nom pour porter dans le pays le message de sagesse et de paix de notre Association : plus jamais de guerre, plus jamais de fascisme. Paix, liberté, démocratie.

## Des Omissions

*Nous avons omis dans le compte rendu de notre Congrès (« Serment » n° 107) de signaler la présence de notre ami Albert EBLAGON, secrétaire général de l'Amicale d'Aurigny. Le nom du représentant de l'Amicale de Mauthausen, notre camarade Emile VALLEY, avait été mal orthographié. A tous deux nous présentons toutes nos excuses.*

*Enfin, dans la liste du Comité national le nom de notre camarade Marius CAVARD, du Puy-de-Dôme, a « sauté » à l'imprimerie. A lui aussi toutes nos excuses.*

## LA VIE DE L'ASSOCIATION

### ENFIN, L'HISTOIRE DES FRANÇAIS

#### A BUCHENWALD et A DORA !

Voilà des années que l'on nous presse d'écrire ce que nous avons connu, vu, fait, subi... à Buchenwald et Dora (et dans leurs commandos).

Ecrire un livre ? Un livre qui n'intéresse pas seulement ceux qui ont connu cette aventure, mais le plus possible de parents, d'amis, d'inconnus à qui nous pourrions le faire lire.

C'est un travail considérable, un travail qui nécessite aussi beaucoup de talent.

Alors voilà, nous n'avions pas le temps et surtout pas le talent !

Nous avons aujourd'hui trouvé le camarade, ancien de Buchenwald, journaliste, auteur de plusieurs livres, donc capable de faire de notre histoire un récit passionnant et pas la sèche chronologie que nous pouvions évidemment écrire : Passionnant mais véridique, objectif.

Car des livres sur Buchenwald-Dora il y en a eu beaucoup, hélas !

Hélas, car que de contre-vérités et d'affabulations ont été livrées à l'opinion publique.

Citons seulement l'ouvrage de ce déporté dont la profession pouvait laisser supposer qu'il avait l'horreur du mensonge, lequel décrit avec beaucoup de sérieux la chambre à gaz de Buchenwald (!) et le crématoire du camp qu'il visita **avant** la libération. Il n'y a jamais eu de chambre à gaz à Buchenwald et ceux qui entraient dans le crématoire en sortaient par la cheminée.

Donc « l'Histoire des Français à Buchenwald et Dora » va être entreprise. Un travail important et coûteux : car il faudra les services d'un documentaliste pour dépouiller force documents, de nombreux déplacements en province (pour entendre les « personnalités » qui étaient dans nos camps), en Allemagne (pour consulter les archives de la Croix-Rouge à Arolsen, et celles de Buchenwald).

Le travail est déjà commencé.

L'Association supportera les dépenses de recherches, d'édition, etc. et cela d'autant mieux qu'elle sait pouvoir compter sur ses adhérents pour commander un livre... un, deux, cinq, dix suivant les possibilités de chacun afin que les familles des anciens déportés, les amis, les relations connaissent le plus exactement possible ce qu'a été, là-bas, notre vie. Que le plus grand nombre possible de Français connaissent ce visage du fascisme mais aussi comment les patriotes français ont su lutter contre la déshumanisation à laquelle ils étaient condamnés. Comment ils ont su, dans les pires condi-

tions de la misère, demeurer dignes de leur patrie en organisant la solidarité, en développant le sabotage des industries hitlériennes, en se préparant à l'insurrection du 11 avril 1945.

L'Histoire des Français à Buchenwald et Dora, un livre qui vient à son heure — pas trop tôt et alors que les passions ne sont plus aussi vives ; pas trop tard puisque, encore, notre Association compte plus de 3 000 adhérents, c'est-à-dire 3 000 diffuseurs de notre « Histoire ».

J. LLOUBES.

#### IMPORTANT :

1° Nous demandons à tous les camarades qui sont en possession de livres, journaux, photos, etc. sur Buchenwald, Dora et leurs Commandos de bien vouloir nous les transmettre pour nous aider dans l'important travail de documentation indispensable pour un travail sérieux. **Sur demande, ces documents seront retournés aux intéressés.** Ils peuvent y joindre leur souvenirs et témoignages personnels.

2° Il est évidemment trop tôt pour savoir le prix du volume : probablement aux environs de 40 F. Il est donc trop tôt pour passer des commandes, cependant nos amis peuvent nous faire savoir, en se basant sur ce prix, le nombre d'ouvrages qu'ils pourront diffuser.

\*\*

#### LA MEDAILLE « PIERRE PROVOST »

*Notre ami Pierre PROVOST, a gravé clandestinement sur une cuillère en argent à Buchenwald, les scènes de la vie du camp qu'il a transcrites, de retour en France, en une « médaille des camps de la mort » intitulée : « N'oubliez jamais ».*

*Pierre PROVOST vient de gracieusement nous donner cent de ces médailles accompagnées d'autant de certificat d'authenticité.*

*Ces médailles sont vendues 30 F.*

*Le produit de la vente est destiné à notre caisse de solidarité.*

*Redisons à Pierre toute notre amitié, tous nos remerciements pour une générosité qui s'est déjà manifestée à plusieurs reprises.*

## CARTE 1976

Les cartes 1976 ont été envoyées, en novembre dernier, à l'ensemble de nos adhérents.

Au cas où des camarades ne l'auraient pas reçu (changement d'adresse, enveloppe égarée...) nous les prions de nous en aviser.

Demandons à chaque camarade de s'acquitter rapidement du montant de la cotisation : 20 F pour l'année, donnant droit au service du bulletin bimestriel (20 F minimum... que tous ceux qui le peuvent dépasseront largement). Précisons que pour les veuves et les ascendants des camarades décédés au camp ou depuis leur retour, le taux symbolique de 5 F, est maintenu.

Nous avons d'ores et déjà reçu plus d'un millier de règlements parmi lesquels : deux chèques de 500 F, des centaines de 30 F, 50 F, 100 F et plus.

Très souvent, accompagnant ces versements, des lignes d'amitié, d'encouragement, qui toutes, nous vont au cœur. Que leurs auteurs en soient chaleureusement remerciés.

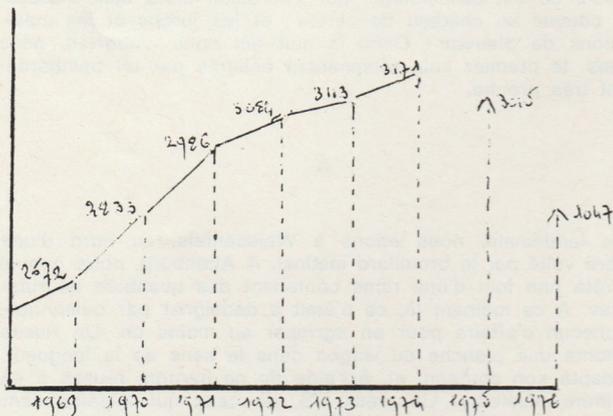
Bien que ne pouvant rivaliser avec celle inégalable de 1975, la carte de cette année (un cliché de Buchenwald, un cliché de Dora) est très appréciée par nos amis qui tous approuvent ce changement, effectué chaque année, dans la présentation de notre carte.

## NOS EFFECTIFS

Grâce aux familles qui prennent la place de l'ancien déporté, décédé ;

Grâce aux nouvelles adhésions réalisées par nos camarades ; non seulement nos effectifs ne s'effondrent pas malgré les deuils hélas nombreux que nous déplorons, mais au contraire, depuis sept ans, le nombre de nos adhérents (à jour de leur cotisation) est en légère mais constante augmentation.

Que tous les amis qui sont responsables de ce bon résultat en soient particulièrement remerciés.



## NOS EFFECTIFS CARTES ANNUELLES RÉGLÉES DE 1969 A 1975

(1) Il y a encore plusieurs dizaines de cotisations 1975 qui doivent être réglées.

**Les retardataires.** — Ils sont toujours trop nombreux et nous obligent à envoyer, chaque année, plusieurs centaines de lettres de rappel. La plupart du temps il s'agit de négligences... regrettables. Redisons à ceux qui doivent les cotisations des années 1974 et 1975, que ce « Serment » est le dernier qu'ils reçoivent s'ils continuent à garder un silence qu'il est difficile d'interpréter. Et pour ceux qui ont oublié de régler 1975 qu'ils ne tardent pas à s'acquitter de cette légère, très légère, dette.

## LES BONS DE SOUTIEN NOS MEILLEURS DIFFUSEURS

Peu de changements depuis le classement publié dans « Le Serment » n° 106, sinon que tous les carnets commandés ont été réglés (un « détail »... qui a son importance).

Mme BRANDON termine — une fois encore — en tête avec 126 carnets, une longueur devant notre camarade (toujours anonyme) KLB 43887 : 124 carnets ; Jean CORMONT : 100 carnets ; Marcel ROZE : 61 carnets ; Roland DELESQUE : 50 carnets ; Charles HEMONNET : 33 carnets ; Georges DORMOIS : 31 carnets ; Raymond NEUVILLE : 26 carnets ; Mme ROUGEAUX : 25 carnets ; Mme MESTRALLET : 24 carnets, etc.

Merci à tous et à toutes. Merci à tous nos diffuseurs, à toutes celles, à tous ceux qui ont arrondi les 15 F demandés, à toutes celles, à tous ceux aussi qui ont réglé le carnet qui leur avait été envoyé bien qu'étant souvent sollicités par beaucoup d'associations, amicales, groupements divers.

Et rappelons qu'il n'est pas encore trop tard, pour ceux qui ont jusqu'ici omis de le faire, pour envoyer le montant des cinq bons qui leur ont été envoyés.

## LA COMPÉTITION 1976 EST OUVERTE

Raymond NEUVILLE a placé (et réglé) 26 carnets en 1974 et en 1975.

Pour 1976, déjà, il a retenu 30 carnets !

Mme MESTRALLET a placé (et réglé) 16 carnets en 1974, 24 en 1975 et, pour 1976, elle a demandé 20 carnets (pour commencer...).

A qui le tour ?

## LES NOUVEAUX ADHÉRENTS

Toujours nombreuses les adhésions. Toujours le résultat des efforts d'amis qui ne manquent pas une occasion de faire connaître notre Association et font l'impossible pour que l'ancien déporté qui a « vécu » à Buchenwald et Dora, ou le membre de la famille de l'ami décédé dans ces camps, rejoignent notre organisation.

Rappels : adhésions 1971 : 103 - 1972 : 201 - 1973 : 179 - 1974 : 105 - 1975 : 151.

Qui peut adhérer ? Bien sûr le déporté passé à Buchenwald, la veuve, la mère, l'enfant ou le petit-enfant du camarade décédé, mais aussi la personne étrangère à l'Association désireuse de manifester l'intérêt qu'elle porte à la résistance et à la déportation, désireuse de se renseigner sur une période mal connue de l'Histoire de notre pays.

Un pointage de nos effectifs effectué le 22 septembre 1975 donne pour un total de 3 321 adhérents (cotisations réglées ou non) : 2 326 anciens déportés (70 %), 830 familles (25 %), 142 amis (4,27 %), 23 divers (non identifiés par suite de renseignements imprécis).

Il est évident que si nous estimons que notre Association a encore un rôle à jouer du triple point de vue du souvenir des martyrs, de la solidarité, de l'action contre les séquelles du fascisme et pour le maintien de la paix, il faut absolument qu'augmente le nombre des « Familles » et des « Amis », susceptibles de combler les vides occasionnés par la disparition des rescapés.

Les déportés sont maintenant pour la plupart âgés ou très âgés. Les moins de 50 ans (ceux qui ont été déportés entre 16 et 19 ans) sont rares et chaque semaine, parfois chaque jour, nous apporte la mauvaise nouvelle d'un ou plusieurs décès.

Il convient donc de faire davantage encore pour proposer l'adhésion :

- aux familles (les veuves, les enfants et petits-enfants) des anciens déportés décédés dans les camps ou depuis leur retour en France,
- aux personnes qui, notamment parce que trop jeunes ou pas encore nées, n'ont pu apprécier ou connaître l'occupation et la résistance.

Notre « Serment », notre carte annuelle, notre monument du Père-Lachaise, nos pèlerinages... autant d'éléments, de réalisations, qui doivent nous aider dans un nécessaire travail de prospection.

Une prospection qui est l'affaire de tous.

## MARCHE D'EXTERMINATION DU 8 AU 23 AVRIL 1945

par Richard LEDOUX, KLB 49998



Depuis quelques jours les Américains avançaient sur Erfurt et Langensalza. Tout le monde avait entendu parler de la marche forcée que l'armée soviétique avait faite spécialement pour délivrer un camp de déportation près de Lublin, et certains Français, parmi nous s'imaginaient que la même chose pouvait nous arriver ; or, l'armée américaine ralentissait chaque jour sa marche et notre délivrance ne paraissait pas être l'une de ses préoccupations essentielles.

C'est dans ces conditions que Marcel PAUL et le colonel MANHES qui dirigeaient le groupe français de la résistance au camp, furent d'accord avec les dirigeants soviétiques pour proposer aux groupes des autres nationalités de faire l'attaque intérieure du camp avec les quelques armes dont nous disposions, et en profitant de l'effet de surprise où se trouvaient les SS qui nous gardaient. Leur proposition tendait à éviter que les nazis, devant le ralentissement américain, n'évacuent tout le camp sur les routes, ce qui eut amené un nombre effroyable de morts parmi cette multitude sous-alimentée. Du même avis que les Français et les Russes se trouvèrent seulement les Espagnols et les Yougoslaves. Les représentants de toutes les autres nationalités firent de l'« attentisme » et n'espéraient que dans l'aide américaine ou soviétique. On vit par la suite ce que cela coûta, puisque, dans les premiers jours d'avril, deux ou trois convois furent ainsi jetés sur les routes.

J'étais l'un des 20 000 déportés qui quittèrent Buchenwald le matin du 8 avril 1945, un dimanche. Il y avait des Français en grand nombre (le block 10 presque entier, des groupes des blocks 31, 14, etc.), davantage encore de Polonais, d'Ukrainiens et de Juifs, toutes sortes de nationalités. L'appel avait été fait sur la place, sous la menace des SS en armes. Une partie d'entre eux nous accompagna, et, au départ, nous cherchions à calculer combien chaque SS gardait d'hommes, de façon à tâcher d'évaluer nos chances de fuite en cours de route. Ce qui fut curieux, une fois la grande porte franchie, et engagés sur cette route que nous prenions pour tant souvent pour aller aux usines, c'est le sentiment de demi-liberté qui nous envahit à ce moment-là parce que nous n'étions plus à l'intérieur des barbelés.

Cette journée était radieuse, il y avait des violettes plein les talus, et les premiers candélabres des marronniers étaient jeunes comme tous les printemps du monde. Il y a 8 kilomètres pour descendre à Weimar, et ils furent accomplis sans vraie fatigue. En gare nous attendaient des wagons de marchandises, la plupart découverts. Celui où je montai avec mes camarades du block 10 était un wagon à charbon, ce qui fit qu'en peu de temps nous primes l'aspect de ramoneurs. Je ne me souviens plus quel repas froid nous fut distribué, heureusement, nous étions quelques-uns à avoir gardé de côté quelques menues provisions provenant du dernier colis de la Croix-Rouge de Genève : sucre, oignons, etc. ; elles nous aidèrent à supporter

le voyage par chemin de fer. Nous étions 80 par wagon ; les nuits étaient particulièrement pénibles ; pour que tout le monde puisse reposer un tant soit peu, au lieu de laisser quelques égoïstes s'organiser individuellement, il fallait se mettre tous à croupetons, enchâssés les uns dans les autres, dans le sens de la largeur. La moindre défaillance d'un individu, le moindre trémoussement d'un camarade recru de fatigue suffisait pour démolir ce bel assemblage, qui s'écroulait alors dans l'obscurité comme un château de cartes ; et les jurons et les malédictions de pleuvoir ! Dans la nuit qui nous emportait, nous fûmes, le premier soir, violemment éclairés par un bombardement très proche.

\*\*\*

Le lendemain, nous étions à Weissenfels, au bord d'une rivière voilé par le brouillard matinal. A Altenburg, notre convoi s'arrêta non loin d'une rame contenant des quantités de rutabagas. A ce moment là, ce n'était à dédaigner par quiconque, et chacun s'affaira pour en agripper au moins un. Un Russe démonta une planche du wagon dans le sens de la longueur, y adapta son couteau, et, à l'aide de ce harpon, réussit à en atteindre plusieurs. Un vieux SS, de ceux qui appartenaient peu de temps auparavant à la Wehrmacht, monta sur un wagon et nous en jeta par brassées. Il était 6 heures du matin, et les rutabagas étaient glacés ; nous avions encore la force de rire, et en coupant la racine en tranches, nous évoquions les ananas auxquels n'aurait manqué que le kirsch. Pendant le jour, tout nous intéressait ; nous étions là comme à un balcon, ou comme au bastingage d'un bateau, un peu plus sales chaque jour, un peu plus maigres, et nous nous demandions, avec cette espèce d'insouciance que donne l'accoutumance du malheur, où serait distribuée la première soupe chaude.

C'est ainsi que nous vîmes successivement Zeitz, Glauchau, plusieurs cités industrielles, Chemnitz, la grande ville cotonnière, pareille à un alignement de squelettes de murs les uns auprès des autres — la vallée de la Flöha est un ravissement jusqu'à l'ancienne frontière tchèque, en passant par la bifurcation de Marienberg ; ce ne sont que gorges fraîches, pâturages, châteaux confortables. A un certain endroit, des wagons qui étaient attachés aux nôtres furent détachés, et partirent vers l'Est. Le lendemain matin, après avoir descendu des pentes de sapins encore pleines de neige, nous étions à Komotau, où on nous fit l'honneur d'une distribution de soupe. On nous arrêta près d'une journée entière devant Prising, qui est un joli village dont l'église à un clocher bulbeux comme tant d'autres dans la région. Nos gardiens s'amusaient à tirer les lièvres qui détalait dans les champs, d'heure en heure plus verts. Nous nous demandions où ce bateau d'émigrants nous conduisait, le bruit avait couru que c'était à Dachau, mais cela semblait improbable à cause de l'avance américaine dans ce secteur. J'avais toujours ma carte routière d'Allemagne, et elle m'a été précieuse bien des fois pour tâcher de reconnaître où nous étions.

La vallée de l'Eger est pittoresque avec ses rives élevées, ses châteaux-forts perchés, ses agglomérations tantôt paysan-

## Commandos et lors des évacuations

nes, tantôt industrielles. De Carlsbad, nous ne vîmes que les manufactures, et il faisait nuit quand nous passâmes à Marienbad. Ce que nous distinguions seulement, c'était de grandes forêts sombres, des rocs tourmentés. Le petit jour nous amena le 14 avril à Tepl ; nous descendîmes pour nous passer un peu d'eau sur le visage, et encore ce n'était qu'en pressant l'herbe qui formait alors de petites cuvettes où s'amassait le précieux liquide. Je faillis être écrabouillé entre deux tampons qui allaient se rejoindre avant le départ du train ; ce qui me sauva fut ma maigreur qui me permit de m'échapper de l'étreinte qui se rétrécissait. Enfin, après avoir traversé cet affreux paysage de marais et de prairies lépreuses qu'est ce coin des Sudètes, et avoir retrouvé un autre convoi de déportés, nous débarquions à Tachau.

Une fois en rangs, et pour montrer aux habitants de quel ressort nous étions encore capables, nous nous mimas, Marius JUST et moi, à chanter « Au devant de la vie » ; plusieurs autres se joignirent à nous. Mais où cela commença à devenir tragique, c'est quand l'énorme colonne s'engagea dans la première rue qui monte dans la petite ville. Le souffle manqua à plusieurs ; les SS achevèrent les moribonds d'un coup de pistolet dans la nuque. Ce furent les premières victimes.

\*\*\*

C'est incroyable ce que pouvaient être détestables ces Allemands des Sudètes ; partout où nous passions les gens étaient derrière les rideaux frais repassés de leurs coquets pavillons, hostiles à ces déportés qu'on leur avait évidemment représentés comme des bandits de grands chemins. A Albertsdorf, un gamin de 14 ans demanda à un SS — et l'obtint — la permission d'achever lui-même avec le pistolet du SS, un malheureux qui s'effondrait sur la route. Les SS entraient dans les maisons et en ressortaient des provisions pleines les bras, des jeunes femmes, tout sourire, leur servaient sur le pas de la porte la brioche posée sur une assiette recouverte d'un linge, le schnaps, la bière. Un jeune garçon apporta religieusement, avec quelques mots de bienvenue et d'excuses, un beau pain doré à un de ces soudards. J'espère que par la suite le pauvre enfant a vu clair en lui-même.

A Schönewald, il y a une grande côte ; combien tombèrent là encore ! Le nombre des malheureux qui ne pouvaient plus tenir s'accroissait d'heure en heure. On se rafraichissait le visage dans une flaque d'eau au milieu des prés constellés de calthas et d'anémones. Les dysentériques étaient de plus en plus nombreux. Beaucoup n'hésitaient pas à boire n'importe où, et, avec le danger de la contamination, cela aggravait la situation. Les corps qui tombaient étaient verts quelques minutes après, comme des enveloppes déjà vidées depuis longtemps de leur substance infectée ; à ces cadavres manquaient quelquefois la paire de souliers ou de bottes ; il fallait marcher !

Beaucoup de déportés, dès que nous eûmes dépassé ces villages, avaient jeté tout, couvertures, capotes, dans les fossés du chemin, pour s'alléger le plus possible. Nous riions encore de certaines choses ; par exemple, des ouvrages de défense en bois qui étaient destinés, dans chaque village, à affronter le choc des tanks soviétiques. Nous pensions aux chevalements montés en France pour s'opposer à l'artillerie hitlérienne en 40, et que l'affolement fait faire les pires stupidités.

Notre troupe avançait cependant dans la grande forêt de Bohême par des lacets sans fin. Le groupe des Français s'était mis au milieu, et nous formions plusieurs paquets bien cohérents. En particulier celui du block 10, dont la solidarité ne s'est jamais démentie. La perspective de Flossenbürg, qui apparaissait comme sûre maintenant, ne nous souriait guère.

On arriva une nuit dans une immense clairière ; l'ordre fut donné, dans un désordre impossible à décrire, de nous étendre là. Ceux qui s'étaient délestés de leur couverture crurent le moment propice pour en récupérer une. Et c'est ainsi que deux grands diables, à tour de rôle, se jetèrent sur moi, qui étais étendu, pour tâcher de saisir l'objet de leur convoitise. Je me défendis avec âpreté, et ma couverture me resta entre les mains. Je dus constater cependant la disparition d'une musette garnie de linge et de sandales. Des quantités d'autres objets eurent le même sort et rejoignaient dans les braseros improvisés par les Ukrainiens de droit commun, les chaussures, les chemises, tout ce qui pouvait donner un aliment au feu. C'était une sorte de camp de romanichels, avec ses vols rapides, ses coups de couteau. Quand le jour parut, nous vîmes que nous étions dans une belle prairie où abondait le pissenlit. Pendant ces journées il s'est fait une consommation astronomique de cette herbe, la plupart du temps non lavée, ni assaisonnée à plus forte raison. (Ne m'en présente jamais, serait-ce avec des croûtons frottés à l'ail, je n'en mangerai pas !) Il y avait déjà plusieurs jours que le dernier sucre avait disparu dans notre estomac. Quelques-uns goûtèrent aux premiers bourgeons de saule qui apparaissaient. Pendant ce temps, aux haltes sur les routes, les SS et leurs affreuses commères se gorgeaient de pain au pâté en nous regardant et en ricanant. Tous étaient furieux de faire ce chemin à pied, et ils avaient résolu cette difficulté, soit en faisant porter par l'un d'entre nous, qui pesions en moyenne 45 kilogrammes, leurs sacs qui en pesaient 50, ou bien il les empilaient sur des charrettes que les nôtres devaient tirer.

L'arrivée à Flossenbürg fut épique. Nous avons marché tout le jour avec un peu de pâté chimique dans le corps ; nous allions marcher toute la nuit à travers ces forêts qui s'échelonnent entre la forêt de Bohême et celle de Bavière. N'était la fatigue, le paysage était par instants grandiose, avec des sapins géants, des cascades d'eau fraîche. Nous n'étions que quelques-uns à admirer ces choses qui nous reposaient l'esprit. Nous avions entamé avec PARMENTIER une grande discussion sur la musique de SCHUMANN.

\*\*\*

Le souvenir du 16 avril 1917, dont c'était presque l'anniversaire, revenait à ma mémoire. Des idées de fuite, contrariées par la blancheur de nos habits dans ces forêts très sombres, nous assaillaient de temps à autre. Le premier hameau bavarois, Georgenberg, nous offrit le spectacle d'un petit garçon qui nous envoya des rutabagas et des pommes de terre crus. Au moins, ces gens qui abitaient des maisons où étaient reproduites des images de la Vierge étaient-ils accessibles à la pitié. Certains, parmi notre colonne, semblaient n'avoir plus de réflexes ; ils avançaient le visage en avant ; peut-être songeaient-ils eux aussi à l'espoir d'une libération prochaine ? On nous avait dit que, de chaque côté de l'interminable serpent de notre convoi, qui s'enfonçait dans les forêts, l'Armée Rouge et les Américains avançaient d'une façon continue.

Dans cette marche à la fois lente et saccadée, la nuit était si noire qu'il fallait s'appeler les uns, les autres, pour ne pas

## MARCHE D'EXTERMINATION

se perdre. A l'entrée d'un gros bourg, Floss, peut-être, je vis, au fond d'une cour, des civils qui faisaient signe à ceux d'entre nous qui côtoyaient les maisons, qu'ils avaient quelque chose à leur donner à manger. J'ai su par la suite que les camarades ainsi appelés avaient réussi de cette manière à s'échapper.

Dans le chemin raide qui monte au camp de Flossenbourg, nous nous tenions bras-dessus, bras-dessous, tant nous avions peur de laisser des nôtres en route. Arrivés au camp, on nous dit qu'il n'y avait plus de place, mais qu'il en restait à l'usine d'aviation désaffectée. Le chaos que j'y ai vu dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et on était forcé de penser à certains passages de « L'enfer de Dante ». L'usine était déjà pleine à craquer, et il fallait y introduire quelques milliers d'hommes ; nos pieds se heurtaient à des nez, à des yeux, à des mains des occupants du sol, ce qui déchainait leurs cris. Le mince passage ménagé vers l'intérieur de l'usine était obstrué à chaque instant, ce qui permettait aux pillards d'ouvrir à coups de couteau les musettes qu'ils croyaient garnies. Pendant ce temps, des SS faisaient dégouliner une pluie de coups de trique sur les épaules de qui se trouvait là afin de faire accélérer l'entrée. Je ne sais comment je suis arrivé à dormir là-dedans ; il y en avait qui dormaient accrochés debout aux colonnes, on était les pieds sur la tête d'un autre, recroquevillé en plusieurs fois, que sais-je ?

Le lendemain on nous fit une place dans le camp et la vie de block recommença. D'abord le problème de trouver une place dans les lits superposés plus qu'insuffisants (un grand nombre d'individus devait coucher par terre, ce qui compliquait pendant la nuit, la sortie vers les cabinets). La nourriture fut, sinon bonne, copieuse, orge et pommes de terre. Le camp était administré par les « verts » (criminels) polonais. Ces messieurs, comme leurs pareils de Buchenwald, avaient chemises et cravates de soie. Ils râflaient dans le sac des arrivants tout ce qui leur plaisait et se permettaient de nous faire attendre plusieurs heures, sur la place d'appel, la soupe en question.

Pendant ce temps les putains du « puff » qui devaient manquer de distractions, s'amusaient à jeter aux détenus des cigarettes que les plus affamés d'entre eux se disputaient comme des singes pour des cacahuètes.

Flossenbourg est un camp sans horizon. Encore, à Buchenwald, y-a-t-il la grande plaine du Nord où on aperçoit un village, une tour, la fumée d'un train, le soir une lumière. A Flossenbourg, on est dans une cuvette dont le chemin de ronde fait le tour, et les seuls arbres sont quelques sapins et bouleaux qu'on aperçoit derrière les cuisines. L'air charrie des parcelles de mica arrachées aux roches sur lesquelles il a été bâti ; c'est un enfer moins étendu que Buchenwald, mais on a l'impression d'être rivé là pour jamais.

Et pourtant la délivrance faillit venir. Le 16 avril 1945, à 13 h 50 de l'après-midi, un, puis plusieurs drapeaux blancs furent hissés sur plusieurs toitures. Grand émoi, grands espoirs. Un avion tourne au-dessus du camp. Quelques heures après, les drapeaux blancs sont retirés ; des SS morts passent, portés sur des civières ; le clan qui voulait la lutte à outrance a eu certainement raison du clan qui voulait se rendre aux Américains.

La consternation est grande chez la plupart des déportés ; on va donc encore repartir sur les routes ? Je crois que j'ai rarement fait autant de projets qu'à Flossenbourg, ce n'était pas le moment de considérer le présent comme immuable, mais au contraire, il fallait se dégager de cette misère en pensant à la délivrance qui ne pouvait être que proche.

\*  
\*

S'il avait fallu que l'esprit se cristallise sur les horreurs vues d'heure en heure, nous serions morts de désespérance ; à deux doigts de la libération, un matin, un déporté qui n'a pu supporter la fraîcheur de l'eau du lavabo, tombe raide mort ; un... comment appeler cela ? fossoyeur, larbin, mettons un homme de corvée, le déshabille entièrement et le trainant par un bras dans la gadoue du lavabo, l'envoie dinguer dans une charrette comme un paquet informe. Je n'ai pu m'empêcher, à ce moment, de penser à la mère de ce pauvre corps mêlé à l'immondice.

Je faisais (ce n'était pas la première) une liste des livres que j'achèterai en rentrant ; je notais la couleur du papier de ma future chambre, fond gris avec des dessins rouges ; j'inscrivais à perte de vue des itinéraires de voyages, en accolant à chacun d'eux les meilleurs ouvrages à emporter. Les hêtres et les étangs de la forêt de Compiègne, les musées que je voulais revoir, les lacs des Pyrénées, m'aidaient à supporter ces journées difficiles. J'avais jusqu'à la préoccupation de retrouver mes vieux meubles, éparpillés au cours de la période de la Résistance, et de me reconstituer en rentrant un fond suffisant de linge que je savais être fort mal en point. Que de projets n'ai-je pas faits, dont la plupart n'ont pas encore abouti ! Mon souvenir se reportait sur ceux que j'aimais, dont je n'avais aucune nouvelle. Mais cela n'était pas spécial à Flossenbourg.

Devant les physionomies qui peuplaient le camp, les portraits humains de VAN GOGH, l'âpre crayon de LAUTREC hantaient ma mémoire, et je pensais à nouveau à me procurer une boîte de peinture.

Je sentais que mes forces déclinaient. Un soir il ne me fut pas possible de faire complètement le trajet qui allait des cuisines au block, avec le tonneau chargé de soupe. Les événements pourtant s'accéléraient ; on disait les Américains dans la région et, un soir, les dames du bordel, en larmes, vinrent demander asile aux chefs de blocks polonais, ce qui, naturellement, leur fut accordé.

Dans la nuit du 19 au 20 avril, grand branle-bas ; dehors tous les Juifs, et non seulement cela, mais tous ceux qui sont couchés par terre. Naturellement, je reste dans ma « couchette ». Certains des nôtres sont embarqués dans le convoi (ils risquent la tuerie ; ils arriveront finalement à s'évader, à peu près dans le temps que nous étions délivrés). Le lendemain matin, nous aussi partons ; on nous donne comme vivres de voyage (pas à tous) trois litres de seigle cru dans une assiette de faïence. Une fois la grille du camp franchie, nous lançons nos assiettes avec un grand fracas, après avoir tassé le grain dans nos poches. Ça va donner soif, mais nous nous persuadons qu'il y a de la farine là-dedans et que ce n'est pas si mal. La colonne se met en mouvement. Il y a dans le haut Flossenbourg, une belle ruine qui domine le village aux tuiles rouges, le paysage de prés très verts et de forêts sombres ; il y a à une fenêtre une jeune Franconienne en costume du

pays, corset rouge lacé sur la poitrine, et sur le chemin qui descend, cette foule qui s'en va en trainant la patte ressemble, avec la chamarrure, sur le dos de quelques-uns, de couvertures rouges, jaunes, bleues, qu'ils se sont procurées on ne sait comment, à cette autre foule de misère qui, au temps de la première croisade, allait de village en village en demandant : « N'est-ce pas là Jérusalem ? »

Le chemin reprend, serpente entre les bois ; on marche de jour, de nuit, chacun mâchant son grain. De temps en temps, je tâte mes poches pour vérifier si j'ai toujours avec moi les trois choses auxquelles je tiens le plus : le briquet de cuivre que Robert m'a fabriqué à Buchenwald, la jumelle que j'ai emportée de l'usine d'optique et mon carnet de notes.

On dirait cependant que, dans ces villages bavarois les SS n'ont pas la même cote que dans les Sudètes. A Pleystein, des groupes de femmes et d'enfants nous regardent avec pitié et une vieille grand-mère, de dessous son tablier, sort trois grandes tranches de pain qu'elle lance à notre troupe de dévotants. Les nazis s'en aperçoivent, menacent la femme et frappent à coups de crosses sur la tête l'un des bénéficiaires. Le sang lui dégouline du crâne sur la face, mais la joie que le malheureux a de mordre dans ce pain dépasse tout.

Dans le même bourg, une jeune fille, d'un premier étage, nous lance aussi des tartines. Les SS sont furieux, ils montent dans les maisons et redescendent bredouilles ; il y en a un qui s'est fait traiter de « schwein » par un jeune garçon du pays.

La faim prend, dans les jours qui suivent, des proportions inimaginables. Sur la route un déporté tombe, un coup de pistolet l'achève, sa cervelle jaillit dans son béret.



Un après-midi on nous arrête dans une vaste clairière, au sol humide. On va faire une distribution de pain, quelle aubaine ! La dernière était quand ? Même plus souvenance. Pour cette lichette de 150 grammes, les files se forment ; un orage éclate, nos dos se courbent sous le déluge ; le pain se distribue avec quelques coups de couteaux par ci par là entre « droit commun ». Il faut manger ce pain en le cachant, car celui qui a englouti le sien ne vise qu'à vous prendre le vôtre dans la bouche. Le pain terminé, l'ordre est donné de nous coucher dans ce demi-marécage. Robert et moi sommes sous la même couverture et il m'encourage à manger encore quelques grains de seigle. Brusquement, sous la pluie qui continue, la remise en marche est décidée. C'est par ici que notre pauvre camarade REGGIONI est tombé, il était à bout de souffle, et nous l'avons soutenu à tour de rôle sous les bras ; les quelques miettes de pain, le peu de repos qu'il a pris sur l'herbe l'ont transfiguré un moment, et voilà, à peine reparti sur cette route, il est tombé pour ne plus se relever.

Ce pauvre vieux MARILLET, qui avait trois grosses quelque part dans le Morvan, est tombé non loin de là aussi. Et encore, ce brave Charles MANFRAY, qui avait dû être si costaud, et qui revenait une ombre du Kommando S.3., d'Ohrdruf. Et ce grand garçon de vingt ans, PETITRENAUD, qui est tombé un peu plus loin, en montant une côte que nous l'avions aidé un moment à gravir. Et tant d'autres parmi les plus vaillants, les plus doués ; à mesure que les jours se succèdent, les respi-

rations se font plus haletantes, les jambes faiblissent davantage, les morts se font plus nombreuses. Dans ces pieux villages bavarois où il y a souvent, au bord du chemin, sous un auvent, un Christ saignant, il y a maintenant d'autres suppliés, par centaines, par milliers.

Sous la pluie, nous quittons la clairière ; il faut mettre la couverture sur la tête ; je fais remarquer à Marcel DESCLOS, mon ancien stubendienst, que dans ces parages nous avons un peu l'air de figurants pour la troupe paysanne qui va jouer quelque part la Passion d'Oberammergau.

On arrive à un village, Rötzt ; on s'est trompé, on retourne en arrière. Marcel et moi nous nous mettons à chanter « Au devant de la vie », mais comme il y a toujours la menace, par les SS, de faire porter leurs sacs par ceux qui ont l'air les plus robustes, nous nous arrêtons.

Route, forêt, sentier, village au matin, Stamsried à l'heure de la messe. Il y a, sur la grand-place, un calvaire baroque monumental. Nouvelle clairière où cette fois on est plus généreux : un peu de pain, mais avec du pâté et du fromage chimiques. Qu'est-ce qui va se passer ? On nous fait monter dans un petit bois de sapins, la lune nous éclaire. Nous allumons du feu avec des brindilles et des branchages, c'est précisément la Walpurgisnacht, ça ne pouvait tomber mieux. Les SS flanquent des coups de pieds rageurs dans les feux, vingt renaissent plus loin. Nous nous payons le luxe de manger grillés les grains de seigle qui nous restent. Nous dormons, Robert, Marius et moi entortillés dans deux couvertures, sous les branches des sapins. Quelle nuit fraîche, amateurs de camping en Bavière en avril ! Le lendemain — c'est le 23 — un SS nous apprend que les Américains sont à 20 kilomètres. On nous fait déguerpir en toute hâte ; en bas du bois, treize déportés sont encore assassinés et enterrés sur place. La route, de nouveau. Des villages, genre jouets de Nuremberg, avec l'inévitable clocher en oignon. On traverse Pösing, puis la Regen, un petit hameau, Wetterfeld. On nous engage sur la route de Cham, elle monte un peu, et comme nous ralentissons, nous apercevons un avion en l'air ; quelques coups de feu et, tout d'un coup, en nous retournant, nous voyons la délivrance sous la forme palpable des chars américains, camouflés en mastic. Rien ne les arrête, les SS n'ont même pas le temps de faire sauter le pont sur la Regen. Nos bourreaux nous disent d'avancer, mais nous restons sur place, et c'est eux qui avancent pour se soustraire au châtimement. A un moment nous faisons volte-face, nous suivons la rivière en évitant les fusants, et par des terres labourées, nous gagnons les chars américains de la 41<sup>e</sup> division blindée.

Marius, avec sa patte folle, court plus vite que nous. Je perds de vue le petit Fernand qui était avec moi. Nous arrivons près des camions qui déversent du sucre, du lait condensé, des paquets de pansements. La première figure de connaissance du block que je revois est celle du jovial PENNETIER ; nous nous sautons au cou. L'enthousiasme est général et redonne un peu de nerf aux plus abattus. J'avise Marcel DESCHAMPS qui a réussi à se faire une gamelle de sucre cristallisé ; je m'approche de lui, je lui demande — c'est le plus drôle — « tu permets » et je mange du sucre comme jamais de ma vie.



Après, c'est l'installation dans Wetterfeld, chez un aubergiste (« Zum Linden »). Il y a bien quelques maisons que les Améri-

# MARCHE D'EXTERMINATION DU 8 AU 23 AVRIL 1945 (Fin)

cains ont flambées au passage, sans doute parce que des nazis s'y cachaient, et des femmes qui pleurent leur maison disparue. Cela nous fait rire. Qu'est-ce qu'une maison, quand 10 000 hommes viennent de mourir au bord des routes en quinze jours ? Et les milliers de morts d'Auschwitz, de Bergen-Besen, de Mauthausen, de Buchenwald ? Voilà l'irréparable ; une maison çà se reconstruit, c'est la vie qui compte.

Nous avons été inquiets un moment sur le sort de toute une partie de notre équipe autour de Robert, des frères PRZEMOSLO, de DESCLOS, qui étaient dans les premiers rangs de la colonne. Nous avons appris ensuite qu'ils étaient allés cantonner à Pösing.

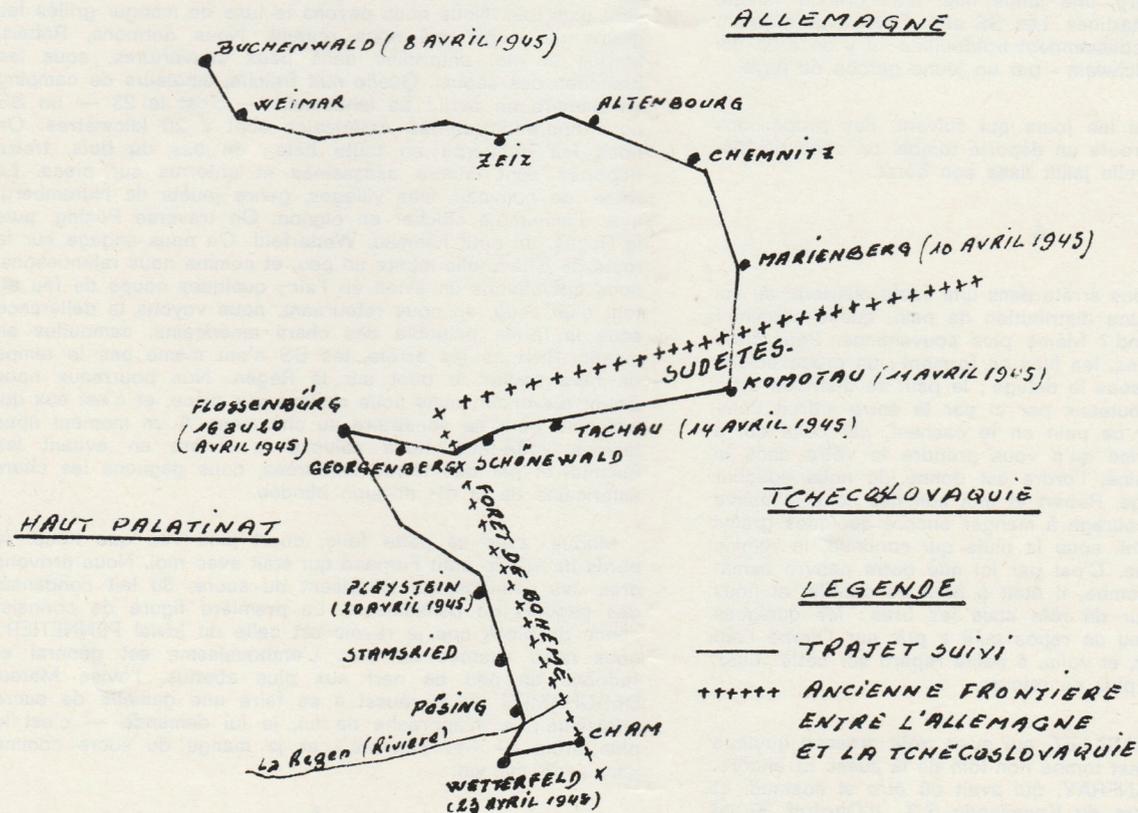
Le matériel américain passe avec fracas ; chars, pièces d'artillerie, camions, filent en direction de Plzen, vers laquelle l'Armée Rouge avance également, et, nous l'avons su plus tard, arrivera la première.

Cette délivrance nous a donné par la suite bien des sujets de réflexions ; avec leur maîtrise de l'air, les Américains ne pouvaient-ils voir cette colonne de traîne-la-patte et la délivrer plus tôt ? En ce moment, leurs camions emmènent à l'arrière les SS prisonniers ; eux ont la vie sauve, tandis que la moitié des nôtres pourrit sur le bord des routes, mais ce qui restait est sauvé, voilà quelque chose d'essentiel. Nous avons appris quelques jours après, que nos bourreaux devaient nous emmener jusqu'à Cham, et là, dans une usine désaffectée, nous faire un sort à la mitrailleuse. Et Cham est à trois quarts d'heure de l'endroit où nous avons été délivrés.

R. LEDOUX.

Robert, dont il est question à plusieurs reprises, est Robert LEPICOUCHE, comme moi du block 10, habitant la région parisienne et membre de notre Association.

Ce texte, écrit d'après mes notes juste après mon retour en France, est rigoureusement conforme à la vérité.



Le tracé du long et douloureux périple suivi par des milliers de déportés évacués de Buchenwald le 8 avril. Un parcours parsemé de tant de souffrances et de sang, de tant de morts.

Des souvenirs toujours vivaces dans la mémoire des survivants.

# PLUS SOUVENT A LA PEINE !

Elles sont souvent à la peine, rarement à l'honneur.

Leur dévouement, leur sollicitude à l'égard de l'ancien déporté malade, leur courage, nous paraissent tellement normal, et leur participation aux activités de nos associations passe inaperçue...

Trop souvent, louanges et hommages sont pour l'ancien déporté.

Trop souvent, compagnes ou mères, sont ignorées.

Redisons-leur, à ces femmes toujours à nos côtés combien nous apprécions l'apport dont elles nous comblent, redisons à celles dont le compagnon est parti le premier, l'affection défective que nous leur portons.

## Seulement, beaucoup d'amour ...

Samedi 27 septembre à Tours, 29<sup>e</sup> Congrès de l'amicale d'Oranienbourg-Sachsenhausen. Notre camarade LLOUBES, au nom des amicales de camps présentes, salue les congressistes. Son allocution constitue un hommage aux compagnes des anciens déportés.

Chers Camarades, chers Amis,

Si j'ai été chargé, par les représentants des amicales de camps ici présentes, Rawensbruck, Aurigny, Dachau, Mauthausen, Natzweiler, Neuengamme, de saluer votre Congrès, c'est parce qu'en plus des liens traditionnels de solidarité et d'amitié qui unissent tous les anciens déportés, sans distinction de camps, existent entre les anciens de Sachsenhausen et de Buchenwald, des relations privilégiées dues au fait qu'au gré des fantaisies de nos bourreaux ou des nécessités de l'industrie hitlérienne, nombreux sont ceux d'entre nous à avoir connu les deux camps.

Nous avons d'ailleurs à Buchenwald une raison supplémentaire de nous sentir très proches de nos amis de Saxo : la camarade sur qui repose la responsabilité d'une très grande partie des activités de notre Association, Gaby — notre Lulu (1) à nous — est la veuve du patriote Charles SCHMIDT, ancien de Sachsenhausen et de Buchenwald, mort lors des marches de l'évacuation.

Lulu, Gaby, elles sont le symbole de ces compagnes auprès desquelles nous avons toujours trouvé l'aide et le réconfort nécessaires, de ces compagnes sans lesquelles notre travail dans la clandestinité aurait été plus difficile, quand ce n'est pas impossible. Ces compagnes qui, lorsqu'elles n'ont pas été arrêtées en même temps que nous, nous ont soutenu moralement et matériellement durant notre captivité, ont parfois réussi à organiser notre évasion — ce fut mon cas — et qui, aujourd'hui, dans les associations ou amicales de camps poursuivent la réalisation de notre idéal de l'occupation.

Puisque pour une fois, nous rendons hommage à celles qui sont plus souvent à la

peine qu'à l'honneur, n'oublions pas que nombreuses sont celles qui se dévouent sans compter auprès des anciens déportés pour qui, au poids des ans, s'ajoute celui plus lourd, plus dur, des souffrances et des infirmités héritées des camps. Nous en connaissons de ces camarades terriblement handicapés, parfois totalement immobilisés, pour qui le moindre acte de l'existence exige aide et soutien et qui trouvent auprès de leur femme, et seulement d'elles, la présence et l'affection sans lesquelles leurs épreuves deviendraient vite insupportables.

Dernièrement la compagne d'un ancien de Buchenwald, complètement paralysé, nous disait : « Il ne peut pas parler mais j'ai appris à lire dans ses yeux ses intentions et ses désirs... » Et comme nous lui disions qu'il lui fallait beaucoup de courage, à elle, pour accepter cette vie qui se résumait en une longue et constante assistance, elle répondait très calmement : « Du courage ? non, seulement beaucoup d'amour. »

Paroles admirables que tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir.

Paroles bien dignes de la compagne d'un ancien déporté, de toutes les compagnes des anciens des camps.

Il n'a pas été nécessaire pour nous que 1975 soit l'année de la femme : voilà longtemps, nos associations et amicales en portent témoignage, voilà longtemps que nous sommes convaincus que sans elles rien de grand, rien de noble ne peut être durablement construit. Dans cette lutte pour la paix, les libertés, la démocratie que poursuivent les organisations d'anciens déportés, elles sont comme toujours à nos côtés.

(1) Lucienne GOUFFAULT, femme du secrétaire général adjoint de l'amicale de Sachsenhausen. « Lulu » ainsi est-elle affectueusement nommée par tous, est aussi populaire, aussi aimée par ceux de Saxo que l'est Gaby par ceux de Buchenwald. Toutes deux se dévouent sans compter avec la même inaltérable bonne humeur.

## Une aide active

*Beaucoup de veuves, de mères, de filles de camarades décédés au camp ou depuis leur retour sont adhérentes à notre Association ; et adhérentes fidèles et actives. Citons seulement l'aide qu'elles nous apportent dans le placement de nos carnets de bons de soutien. Certes en tête l'infatigable Mme BRANDON, toujours à la première place de nos diffuseurs, améliorant chaque année son score : 126 carnets en 1975 ! Et puis, en vrac, Mme BACHELOT (11 carnets), Mme BAR (8 carnets), Mme BERTHELOT (10 carnets), Mme DESMARETS (5 carnets), Mme FLOC (6 carnets), Mme MESTRALLET (24 carnets), Mme MERLIER (16 carnets), Mme NONNET (6 carnets), Mme NICOLAS (10 carnets), Mme OGER (15 carnets), Mme PIGEAT (6 carnets), Mme ROUGEAUX (25 carnets), Mme TAVERNIER (6 carnets), Mme VUITON (6 carnets), Mme VINGES (10 carnets), et en plus toutes celles qui ont placé 2, 3, 4 carnets.*

*Que toutes soient très très sincèrement remerciées pour l'aide matérielle qu'elles nous apportent dans la poursuite de nos activités. A cause, aussi et surtout, de l'amitié qu'elles nous témoignent.*



Gabrielle SCHMIDT, notre Gaby, au camp de Sachsenhausen. Devant la pierre qui marque l'emplacement du block où vécut son mari avant d'être transféré à Buchenwald, pour lui comme pour tant d'autres, anti-chambre de la mort (août 1975).



Au monument aux martyrs de la résistance de la Côte-d'Or : Mmes LEMOINE et TAVERNIER déposent la gerbe de souvenir (5 octobre 1975). Ces amies veuves de camarades décédés le 22 mars et le 24 juin de cette année avaient tenu à être présentes à ce Congrès que leurs maris n'auraient pas manqué.

## *Assurer le succès du voyage de la Jeunesse et des Enseignants*

(25 Mars - 1<sup>er</sup> Avril 1976)

Dans quelques semaines partira notre septième voyage de la jeunesse vers Buchenwald, Dora, Berlin.

La décision du secrétariat d'étendre ces voyages aux jeunes enseignants a été accueillie par le Congrès national.

Mais il faut maintenant passer à la réalisation.

Nous renouvelons à l'intention de nos amis les conditions et le programme.

Nous ne rappellerons pas tout l'intérêt que constitue cette visite ; cette leçon d'histoire sur ces lieux où nous avons souffert, où tant des nôtres sont disparus ; cette possibilité de toucher du doigt toute la malfeasance du fascisme afin d'être mis en garde contre une quelconque aventure.

Et qui pourrait mieux que nous apporter ces témoignages vivants qui touchent le plus la jeunesse actuelle.

La S.N.C.F. a établi de nouvelles normes d'organisation des voyages qui nous obligent à être assurés du nombre exact de participants. Aussi ne tardez pas à nous donner vos inscriptions. De votre promptitude dépend le succès de ce voyage. Nous comptons sur vous.

Nous demandons à nos camarades de populariser ce voyage de la jeunesse en s'adressant aux syndicats d'enseignants et à la presse (modèles de lettres ci-dessous et ci-contre).

### **Communiqué de Presse**

L'Association française Buchenwald-Dora et Commandos organise, lors des vacances de printemps, un voyage ouvert aux jeunes étudiants et travailleurs de 16 à 25 ans, et aux jeunes enseignants de moins de 30 ans.

Ce voyage est d'un grand intérêt historique et éducatif. La visite des hauts lieux du martyre des déportés que sont Buchenwald et Dora permet de mieux comprendre l'entreprise de déshumanisation nazie, mais aussi comment l'homme su rester un homme. Les promenades dans Erfurt, Weimar, Berlin font faire connaissance avec d'agréables villes de République Démocratique Allemande. Les rencontres avec la jeunesse de R.D.A., sont enrichissantes. La visite de Postdam éclaire le passé récent.

Le voyage se déroule du jeudi 25 mars — départ de Paris-Est vers 22 heures — au jeudi 1<sup>er</sup> avril 1976 — retour à Paris-Est vers 7 heures.

Le prix est fixé à 550 F pour les étudiants et jeunes travailleurs jusqu'à 22 ans ; 600 F pour les enseignants jusqu'à 30 ans, comprenant tous les frais (voyage couchette 2<sup>e</sup> classe, restauration — sauf les boissons — hébergement, visa, assurance) de Paris à Paris. Un petit déjeuner est servi dans le train à l'aller et un repas froid au retour.

Renseignements et inscriptions : Association française Buchenwald-Dora et Commandos, 10, rue de Châteaudun, 75009 PARIS, avant le 15 février 1976.

## **PROGRAMME**

Départ de Paris-Est : jeudi 25 mars.

Retour à Paris-Est : jeudi 1<sup>er</sup> avril.

### **PRIX DU VOYAGE :**

Jeunes travailleurs et étudiants jusqu'à 22 ans : 550 F - Enseignants jusqu'à 30 ans : 600 F.

Ce tarif comprend tous les frais (voyage en couchette 2<sup>e</sup> classe, restauration — sauf les boissons — hébergement, visa, assurance) de Paris à Paris.

Petit déjeuner servi dans le train, à l'aller, et repas froid pour le retour.

### **VISITES DE :**

Buchenwald, son mémorial : Dora ; Erfurt ; Weimar ; Berlin ; Postdam, « Cécilienhof » et le château « Sans Souci ».

Rencontres avec les jeunes de République Démocratique Allemande.

## **Lettre aux syndicats d'enseignants**

Chaque année, lors des vacances scolaires de printemps, notre Association organise un voyage pour les jeunes étudiants et travailleurs vers les camps de concentration nazis de Buchenwald-Dora. Puis par une visite de Berlin nous faisons plus ample connaissance avec la République Démocratique Allemande. En 1975, notre voyage a rassemblé 146 participants.

L'action menée par notre Association près de la jeunesse pour la mettre en garde contre toute tentative d'aventure, pour lui faire connaître ce passé si riche de leçons humaines face à l'entreprise criminelle nazie, nous a démontré l'absence de programme d'éducation de cette période historique, si récente pourtant.

Nous avons encore ressenti d'avantage ce manque lors des activités qui ont marqué le XXX<sup>e</sup> anniversaire de notre libération ; particulièrement lors de visites d'exposition où, très souvent, les enseignants, instituteurs ou professeurs, étaient eux-mêmes ignorants de ce passé.

Aussi, notre Association a-t-elle décidé d'ouvrir ces voyages aux jeunes enseignants de moins de trente ans qui désireront l'accomplir.

Nous n'avons pas la prétention de nous ériger en donneur de leçons, mais nous pensons ainsi pallier cette insuffisance de l'instruction par ces témoignages vivants sur les lieux mêmes où ont été commis les plus immondes des crimes, où face à l'entreprise de déshumanisation nazie l'homme a su garder sa dignité d'homme. Nous pensons ainsi participer à assurer à notre pays un avenir de paix et de liberté, en étant en même temps des artisans sincères de la coopération et de l'amitié avec le peuple allemand, ce peuple dont les meilleurs des fils furent nos compagnons de souffrance.

Nous nous permettons de vous adresser le programme de ce voyage et nous souhaitons que vous en assuriez la propagation dans vos organes de presse.

Le voyage se déroule du 25 mars au 1<sup>er</sup> avril 1976. Le prix — tout compris Paris-Paris — est de 600 F pour les jeunes enseignants. Il est de 550 F pour les étudiants et jeunes travailleurs aux ressources modestes. Ces sommes modiques sont compensées par une participation de notre Association qui tient ainsi à souligner l'effort imposé par cette activité que nous estimons primordiale.

Nous restons à votre disposition pour tous renseignements complémentaires.

Recevez, avec nos remerciements...

# ... VOYAGES - PÉLERINAGES

## Un EXEMPLE à SUIVRE

Notre ami Pierre BRETON, membre de la présidence de notre Association, maire-adjoint de Sartrouville (Les Yvelines a décidé de se mettre au travail pour que plusieurs jeunes de Sartrouville participent au prochain voyage de la jeunesse.

Une collecte dans les rues de la ville, une subvention municipale et voilà déjà 2 250 F de recueillis (et de versés à la trésorerie de l'Association).

Et les organisations locales, contactées, ne refusent pas leur concours :

— L'A.N.A.C.R. : 400 F - Le Comité d'Entente des Anciens Combattants : 1 000 F - La F.N.D.I.R.P. : 750 F - Total provisoire : 4 400 F assurant le financement des voyages de huit jeunes sartrouillois.

Pierre nous assure que ce n'est pas terminé...

Alors à qui le tour d'imiter un si bon exemple ?

## ORGANISATIONS 1976

La S.N.C.F. exige que nous lui adressions nos demandes de réservation trois mois avant les départs.

D'autre part, nous devons verser 52 F par place retenue, cette « taxe provisionnelle » reste acquise à la S.N.C.F. en cas de défection.

Compte tenu des frais de secrétariat, frais de réservation des chambres d'hôtel, etc., nous sommes amenés à être stricts sur l'acompte de 80 F par place retenue, versé au moment de l'inscription, acompte qui en aucun cas ne pourra être remboursé.

Pour 1976 déjà trois voyages-pèlerinages sont prévus :

- 1) Le voyage de la jeunesse (du 25 mars au 1<sup>er</sup> avril) avec la visite des camps de Buchenwald et de Dora, des villes d'Erfurt, Weimar, Berlin, Postdam ;
- 2) Le pèlerinage de juillet (du 4 au 11 juillet) avec la visite des camps de Buchenwald, Dora, Oranienburg et des villes d'Erfurt, Weimar, Berlin ;

- 3) Le pèlerinage d'août (du 22 au 29 août) avec la visite des camps de Buchenwald, Dora et des villes d'Erfurt, Weimar, Dresden.

Les inscriptions pour le voyage de la jeunesse sont d'ores et déjà reçues au siège de l'Association accompagnées de la somme de 80 F.

Le prix de ce voyage est de 550 F pour les jeunes (étudiants et travailleurs) jusqu'à 22 ans, 600 F pour les enseignants jusqu'à 30 ans. Ces prix comprennent le chemin de fer (wagons-couchettes 2<sup>e</sup> classe) au départ de Paris et retour, l'hébergement et la restauration (sauf les boissons) dans des établissements convenables, les frais d'autocars, de visa, assurance, visites diverses.

Pour les pèlerinages n° 2 (juillet) et n° 3 (août) les prix probables seront de 600 F (anciens déportés et familles), 775 F pour les autres participants.

**ATTENTION, INSCRIVEZ-VOUS SANS RETARD.**



Les participants à l'un de nos pèlerinages annuels rendent hommage à la mémoire des patriotes décimés par le bombardement des 4 et 5 avril 1945 à Nordhausen.

Derrière la stèle du souvenir, la pelouse qui recouvre le charnier où reposent les restes de nos malheureux camarades.



Le pont des épiciers (Kramerbrücke) l'une des curiosités d'Erfurt, ville où descendent les participants à nos pèlerinages. Ce pont enjambe une étroite rivière. Edifié en 1110, incendié en 1293, reconstruit en 1325, restauré en 1955, ce pont est bordé de part et d'autre de maisons d'habitation typiques et d'échoppes d'artisans où l'on trouve les curiosités de la région.

# DANS NOS FAMILLES

## NOS PEINES

Des camarades nous ont fait part du décès d'êtres chers :

- René CALVEL (KLB 75411), sa femme Marguerite, le 17 octobre 1975 à Béziers (Mme CALVEL avait été arrêtée par la milice et internée à Montpellier) ;
- René MARCILLE (KLB 13796), sa femme, le 7 octobre 1975 à La Plaine-Saint-Denis.

Que nos amis trouvent dans l'amitié des anciens déportés un réconfort moral et qu'ils soient persuadés que nous participons à leur douleur.

### DECES

Nous avons appris le décès des membres de l'Association suivants :

- M. Gaston BORRELY (KLB 52804), de Condé-en-Brie (Aisne) ;
- Mme Léonie PERROT (veuve de déporté), de Sainte-Savine (Aube) ;
- M. François MILON (KLB 12111), de Ploulec (Côtes-du-Nord) ;
- Mme Alphonsine SIMON, d'Aigurande (Indre) ;
- Mme PLANTIER (veuve d'un ancien déporté) à Chinon (Indre-et-Loire) ;
- Mme ROBERT (veuve de déporté), Le Puy (Haute-Loire) ;

- Mme MAITRET (veuve de déporté), de Chalindrey (Haute-Marne) ;
- M. Pierre DAMOISEAUX (fils d'un ancien déporté), de Saint-Max (Meurthe-et-Moselle) ;
- M. Maurice SINOQUET (KLB 69033), de Sin-le-Noble (Nord) ;
- M. Jules CARETTE (KLB 76224), de Lille (Nord) ;
- M. Albert ENGELHARD (KLB), de Mulhouse ;
- M. Léon VELLUZ (père de Raymond VELLUZ décédé à Buchenwald), à Cran-Gévrier (Haute-Savoie) ;
- M. Raymond VINDRET (beau-frère de Raymond VELLUZ), à Annecy (Haute-Savoie) ;
- M. Albert BUSSOT KLB 14727), de Paris (Seine) ;
- Mme BENBESSAT (veuve de déporté), de Paris 18<sup>e</sup> ;
- M. Jean DUFOUR (KLB 30222), de Sotteville-lès-Rouen (Seine-Maritime) ;
- M. Edmond BEN DANOU (KLB 42876), de Soisy-sous-Montmorency (Val-d'Oise).

Aux familles douloureusement éprouvées nous renouvelons la grande part que nous prenons à leur peine et les prions de croire à toute notre sympathie.

La rubrique "Dans nos familles" est réservée aux adhérents de l'Association de Buchenwald-Dora et Commandos.

## NOS JOIES

### MARIAGES

Des amis ont eu la joie de nous annoncer le mariage de leurs enfants et petits-enfants :

- Mme Emmanuel VAILLANT, de la Baule (Loire-Atlantique), sa petite-fille Elisabeth, le 11 août, avec Pierre CHOBLET ;
- Yves BOULONGNE, KLB 21658, son fils Patrick avec Nina VASSILEVNA, le 11 novembre 1975 à Moscou.

Nos vœux de bonheur accompagnent les jeunes mariés dans une existence que nous souhaitons heureuse et paisible.

### AVIS DE RECHERCHE

Qui a connu M. Léon BIRON, né le 17 juin 1923 à Charron en Charentes-Maritimes, arrêté le 3 juin 1942 en gare de Saintes pour sabotages. Emprisonné au fort du Hâ à Bordeaux jusqu'au 30 octobre 1943 date de sa déportation pour Buchenwald. Matricule 30648, décédé le 28 janvier 1944 dans ce camp. Ecrire à sa sœur, Mme Fleurette RICORDEL, 58, rue de la Pépinière, 17000 LA ROCHELLE.

### DECORATIONS

Notre ami Raymond MINIQU, KLB, d'Asnières, vient de faire l'objet d'une promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur. Qu'il en soit chaudement félicité.

## BULLETIN D'ADHÉSION A L'ASSOCIATION FRANÇAISE BUCHENWALD - DORA ET COMMANDOS

à adresser à l'Association, 10, rue de Châteaudun, 75009 Paris

Je, soussigné :

NOM (en capitales) : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

demande mon adhésion en qualité de : (1)

**DÉPORTÉ RÉSISTANT (2) - POLITIQUE (2) - FAMILLE - AMI**

Date et signature :

(1) Rayer les mentions inutiles.

(2) Préciser le numéro matricule au camp : ..... et le numéro du bloc : ..... ou le commando : .....

Joindre au bulletin le montant de la cotisation annuelle : veuves et ascendants : 5 F ; anciens déportés ou amis : 20 F minimum.